

Mécanismes de l'assignation identitaire¹

Alice Cherki

Moi je suis né français mais la France a ça de délirant qu'on peut y naître par le versant minuscule, le versant bronzé que curieusement le soleil n'éclaire jamais. Né sans particule, sans orthographe, sans passé.

On peut naître français sans jamais le devenir, ça en donne des raisons de marcher. (Magyd Cherfi)

J'avais déjà préparé ce que j'avais l'intention de vous dire quand j'ai lu le texte « *Quand d'octobre vient la fin...* » de Magyd Cherfi paru dans le recueil « *17 octobre 1961* » aux éditions *Au nom de la mémoire* ; » Si, comme je le crains, vous trouvez mon propos trop théorique, je vous en conseille vivement la lecture qui est, avec beaucoup de talent, l'illustration point par point de mon propos.

Alors que je ne savais pas par quel bout prendre ce que j'avais à vous dire, j'ai reçu et lu cet été un court article d'Olivier Lecour-Grandmaison, écrit pour la revue « *Regards* », dans lequel il parle de « banlieue-frontière », et je me suis trouvée dans une étrange familiarité avec ce que je travaille depuis tant d'années dans la mesure où le titre de mon dernier livre est « *la frontière invisible* » et que j'insiste souvent dans mes interventions sur la fonction du regard. À ceci près qu'il s'agit de dépasser le constat sociologique évident de l'exclusion de tous ces jeunes habitant si près si loin, exclusion y compris géographique. À ce propos une remarque faite, il y a déjà deux ou trois ans : en les voyant marcher dans les rues de mon quartier la Bastille j'ai eu la sensation aigüe que ce n'était pas parce qu'ils étaient mal élevés qu'ils marchaient en zigzagant sur les trottoirs ou qu'ils marchaient soudés corps à corps, c'était parce qu'ils n'étaient pas contenus par cet espace et qu'ils ne pouvaient l'occuper normalement. Ils intériorisent ce qui leur est constamment renvoyé par le regard de ne pas être habitants, habitants de l'espace, habitants de leur corps. Plus encore parfois non existants, rien. Ce qui évoque d'ailleurs l'anéantissement de l'être qu'éprouvait le colonisé du temps des colonies. Pour être habitant de son propre corps et marcher droit, si j'ose dire, encore faut-il qu'il y ait dans le regard de l'autre un assentiment qui permet après de se détourner de ce regard et de continuer sa route. C'est probablement faut-il le rappeler le premier temps de la constitution subjective. Ce n'est pas par hasard si ces jeunes, parqués dans leurs cités dont il est extrêmement difficile de sortir pour raisons matérielles mais aussi en raison de l'exclusion que je viens rapidement d'évoquer disent très souvent en parlant notamment des contrôles fréquents des policiers : « Je regarde comment il me regarde ». A la façon dont ils sont considérés par ce regard, ils intériorisent la non-acceptation venue de l'autre, et sont alors, soit figés dans la honte, comme voulant rentrer sous terre, ou ils ont « la rage », expression, affect conscient, de cette haine primordiale qui fait partie des pulsions de vie, et est paradoxalement un appel à l'autre.

¹ Conférence à Lyon à « la maison des passages »

Si je commence de façon un peu décousue à vous donner quelques signes de cette déshérence c'est qu'elle peut s'accompagner assez rapidement d'un retournement du stigmate « Tu dis que je ne suis pas français, alors français, je ne suis pas ». Ainsi se ferme la possibilité de reconnaître les identifications multiples qui forcément constituent la subjectivité, qui inscrivent tout sujet dans son histoire, dans la complexité de ses traces et le fait devenir acteur de son devenir et acteur dans la cité. Il est assigné à résidence à une identité tout imaginaire qui est au-delà même de l'identité. Ce qui s'entend aujourd'hui chez les plus jeunes à la différence de leurs aînés de la marche pour l'Egalité dont Majyd Cherfi fait partie.

Identité. Vous savez, un psychanalyste ne parle pas volontiers d'identité et certains philosophes non plus. L'identité n'est pas une consistance figée, et cela vaut aussi bien pour une nation que pour un individu, mais ici c'est de la singularité d'un individu sur laquelle il m'appartient de m'attarder. Pour Freud, le concept d'identité n'existe que dans la non-coïncidence entre la perception et la pensée, dans la « boiterie ». Il faut insister sur ceci : elle ne peut être nommée que dans un instant précaire car elle est déplacement, changement de figures. Vouloir l'assigner c'est empêcher le mouvement même de la singularité. Le « Je » n'obéit jamais à l'équation $X = X$, qui est le propre de l'identique et il se constitue et s'exprime dans le rapport à l'Autre. Aussi faut-il revenir à comment un sujet se constitue. Cette construction subjective suppose un long cheminement. En effet, c'est à partir de l'Autre, dont il dépend dans sa détresse infantile que le petit d'homme se constitue psychiquement, de l'Autre à la fois proche et lointain, en lui et hors de lui. C'est dans un double mouvement d'assujettissement et de séparation d'avec le champ de l'Autre que le petit humain va advenir comme sujet. Dire le champ de l'Autre, c'est dire le regard qui est porté sur lui, c'est dire aussi l'historicité des repères de cet Autre, repères symboliques de références. "Des lignes de force qui ordonnent" disait à sa façon Fanon dès 1952, martelant déjà l'impossibilité de répondre à la question "qui suis-je ?", quand sont encryptés les mythes, disloquées les références culturelles, et surtout exclues les transversalités possibles. Quand je dis le champ de l'Autre, il ne s'agit pas seulement du cercle familial restreint, mais de l'ensemble du monde environnant. J'ai coutume de dire que tout enfant avec son biberon ou sa bouillie avale les bruits du monde environnant. Pour le dire en terme plus théorique, il s'agit de ces médiations, ces « Einrichtungen » freudiennes, agencements régulateurs des hommes entre eux, dont Freud dira, il y a longtemps déjà, que leur dérèglement constitue une des causes majeures de la souffrance des hommes. En termes plus modernes, il s'agit des systèmes symboliques multiples qui fournissent les représentations nécessaires à la possibilité pour un sujet de lui-même se représenter et d'accéder aux identifications multiples, mais non contradictoires, essentielles à son devenir.

Quand l'ensemble des institutions matérielles et symboliques d'une société, Ecole, Justice, Travail, etc., mais aussi Langue, Histoire, Medias rejettent ces jeunes. Que ce rejet est redoublé par un discours de dévalorisation systématique, plus encore, de déni des référents symboliques constitutifs des générations passées dont sont originaires ces jeunes, ils font d'eux des corps étrangers inclus à exclusion.

« Enfant j'étais si français que je préférais les cowboys aux indiens, ces barbares à la peau teinte qui s'attaquaient aux scalps comme les Arabes aux couilles. Un français ne fait pas ça ! C'est ce que l'enfance racontait dans les classes de la quatrième et de la cinquième républiques. Un français, ça respecte. Ça respecte son prochain, l'enfant, la veuve et l'orphelin. Ça distille du droit à tout va, ça préconise un dieu blond et crucifié, une terre d'asile et l'idée universelle. Ce ne sont que des mots, mais les mots c'est le lait que tète le nourrisson, ils aident à la constitution du muscle, on se fout du détail. Le détail c'est tout ce

qui ne convient pas à l'imprimeur de l'histoire, le détail c'est la ratonnade, le vol et le viol, c'est Dien Bien Phu, la Commune de Paris, c'est la discrimination insidieuse qui bloque à la couleur de la peau, la langue, le couscous et la circoncision. Le détail c'est la possibilité d'un genre humain au-dessous d'un autre, humanité « label France » à deux ou trois étages. » (page 66)

Ce qui n'est pas sans conséquence sur leur devenir subjectif et sera la porte ouverte à ce que je vous signalais tout à l'heure, l'assignation à résidence d'une identité toute imaginaire.

Ces jeunes, corps étrangers inclus à exclusion, dans la construction de leur devenir psychique adoptent des modes de comportements multiples., qui témoignent de modes de survie psychique

Ces modes d'être peuvent prendre le visage de sentiment de vide intérieur, et/ou de l'inhibition avec empêchement de l'activité de penser jusqu'aux passages à l'acte souvent destructeurs et mortels sur les autres et sur soi en passant par toutes formes d'errance qui sont en fait un enfermement. Ces modes d'être, mouvements de survie psychique, débouchent le plus souvent sur la constitution d'une identité toute imaginaire. Il s'agit soit d'un assujettissement aux représentations dominantes, qui n'est pas sans évoquer le "faux self", identité d'emprunt, qui consiste à « être plus Français que le Français ». Il peut également, en miroir, s'agir, d'un recours à la crispation sur l'origine, sur la croyance en une origine originelle, sans écart et sans perte, celle des ancêtres, tue, dévalorisée et donc fantasmée par ces jeunes.

« Mes parents m'ont demandé de rendre des comptes aux morts ; voilà ma peine, je suis l'Antigone beur et masculin du monde moderne, mes morts réclament une sépulture et j'ai le devoir, sous peine de errer jusqu'à la nuit des temps, de leur en trouver une qui puisse enfin donner le repos à tous.

J'erre encore et j'entends la voix de mon père enterré en terre occitane me supplier de lui rendre l'orgueil perdu. J'ai planté partout des figuiers dans mon jardin comme autant de plaques commémoratives rendant justice non aux morts pour la patrie mais à ces morts qui n'ont pas su qu'ils ont été un jour vivants. » (page 70)

En effet depuis s'assujettir aux représentations dominantes jusqu'au forçage identitaire, jusqu'à l'identification sous forme de déchet à ce qui n'a pu avoir droit de cité, bien loin de la pluralité identificatoire inscrite et non prescrite d'une subjectivité en mouvement, toutes ces positions, ces figures sont autant de modes de survie psychique, conséquence de cette exclusion et en en témoignant

Ces trois figures sont comme trois moments, moment au sens freudien du terme, qui indique un temps logique :

- 1) Celui de l'identification au déchet qui s'accompagne toujours d'un désastre des repères narcissiques.
- 2) Celui de l'errance qui est en fait à la fois un enfermement et une quête d'un lieu qui fasse lien.
- 3) Celui de la nostalgie et du recours à une origine originelle toute puissante qui conduit non plus à l'identification au déchet mais à une assignation à une identité prescrite et sans faille, miroir inversé de la soumission aux représentations dominantes.

1) Le temps de l'identification au déchet

Un peu difficile, voire même abrupt de proposer identification au déchet et pourtant j'évoquais au début de mon propos cet effet de « néantisation », ce « n'être rien ». Comment désigner à la fois ce qui est jeté de la langue et pourtant reste comme une part morte encryptée. C'est toujours là et c'est rien, ça insiste pour accéder à la parole et ça chute sans cesse, non nommé. Comment indiquer à la fois ce déchet et que dans le ressac de ce sentiment de vide intérieur dans lequel l'enfermé se débat ou se love, il se prend pour ce rien, cette part morte innommée mais présente, omniprésente comme un fardeau. « J'ai la haine », s'il fallait transiter ce serait « j'ai la haine de ça de moi ».

Cela témoigne d'une faille, voire d'un désastre narcissique : On peut imaginer qu'à se regarder dans le miroir se profile toujours autre chose qui serait derrière, ne fût que l'ombre d'un bout de ciel. Un mirage même qui aurait le statut précaire mais vital de l'illusion, illusion-temps et « illusion-espace ». Or, dans ce temps c'est comme si rien ne se reflétait, ne se donnait à voir qui ferait bord, assise imaginaire ou... surface d'ardoise. Souvenez vous du film « La Haine », qui date pourtant. Un jeune se regarde dans le miroir, en fait un tout petit bout de glace et dit « c'est ça, moi, ... c'est ça, moi ! » comme une découverte

2) Le temps de l'errance qui peut être concomitant ou différé

Ces corps marchent dans un temps étal et fragmenté, sans temporalité et dans un espace déserté. Cette errance consiste souvent à tourner en rond, enfermés de l'intérieur entre l'impossible de traduire les récits ou les silences des parents pour les oublier et se séparer, et la carence de l'espace public à s'offrir comme lieu d'accueil des repères symboliques, ou tout du moins des traces qui font tenir le père ou en tous cas comme "réservoir" de représentations permettant de reprendre ces traces signifiantes et de les faire bouger sans qu'elles soient d'emblée déjetées ou exclues par cet espace même.

Mais dans le même temps leur marche, un piétinement souvent, avance en quête d'un lieu permettant de reprendre et de réinscrire ces signifiants dans l'espace commun à tous. Je n'hésite pas à vous citer Achille Membé, dans « Sortir de la grande nuit », à propos de ce devrait être cet espace commun à tous.

« Qu'est-ce être soi à l'âge de la globalisation, sinon de pouvoir revendiquer librement telle ou telle particularité, la reconnaissance de ce qui, dans la nation qui nous est commune, voire le monde qui nous est commun, me rend différent des autres ? Et de fait l'on pourrait suggérer que la reconnaissance de cette différence par les autres est précisément la médiation par laquelle je me fais leur semblable. »

Et je préciserais, semblable, mais non identique. Le partage des singularités est le préalable à une politique de l'en commun et ceci, peut-être, peut nous faire entendre pourquoi j'insiste tant sur la singularité, sur le devenir d'une singularité.

En effet, issu le plus souvent de ces temps d'impasse, le troisième temps est le Temps de la nostalgie et du recours à une origine originelle.

3) Temps de la nostalgie et du recours à une origine originelle.

Autre temps de l'enfermé de l'intérieur. Temps de résolution régressive? En tous les cas, conséquence de l'échec de la rencontre du lieu, de l'en-commun permettant le déplacement et le passage, permettant que la reconnaissance de la différence, de l'étrangeté de l'autre, soit la médiation par laquelle ils seront les uns et les autres semblables et non identiques

C'est alors le recours à la crispation sur l'origine, sur la croyance en une origine originelle, sans écart et sans perte; certitude le plus souvent désaffectée, dont le meilleur affect serait la nostalgie, mais une nostalgie qui rend immobile, dans l'impossibilité de créer ce pays de l'ailleurs qui soutient la subjectivation. On retombe dans le ni ni.

Ce recours, au prix de la désobjectivation, rend parfois vivable l'enfermement et vient habiller le sentiment de vide intérieur des oripeaux de croyances anoblies. Mais il conduit à l'assignation à une logique identitaire, identité UNE, de laquelle est effacée la question de sa propre étrangeté, de son altérité à l'autre mais aussi, mais surtout à l'Autre de soi dont l'accueil est l'un des temps du déplacement d'un exil psychique.. ... réussi.

De ce recours-là de singularités en détresse, bien des groupes sociaux se nourrissent ou même se repaissent.

Pour le dire autrement, et au risque de me répéter pour accéder à l'accueil de sa propre étrangeté à soi même, pour que son intériorité psychique soit habitée par un pays de l'ailleurs qui ne soit justement pas la crispation ici ou là-bas, encore faut-il ne pas être considéré soi-même comme corps étranger inclus à exclure. Or c'est ce qui d'une certaine façon se produit quand cet étranger de soi est considéré comme irrecevable par les médiations symboliques du groupe social, à rejeter "hors frontière. Tout se passe comme si non seulement le mouvement du passage était suspendu, le trajet d'exil arrêté mais également renvoyé à un exil territorial à l'intérieur même du territoire. Ce suspens évoque paradigmatiquement la fermeture des frontières géographiques où l'étranger considéré comme intrus est rejeté de l'autre côté d'une démarcation qui fait non pas passage coupure et division mais mur. Ce qui rend le mouvement de déplacement territorial problématique, voisin de l'empêchement, se reproduit au sein du territoire, du champ des médiations symboliques, régulatrices des échanges, conduisant à l'impossibilité du déplacement, à une assignation à résidence, véritable figure concentrationnaire : "enfermé de l'intérieur, exclus de l'intérieur". *pas français, pas algériens* écrit encore Magyd Cherfi, *comme on creuse sa propre tombe pour être sur d'être enseveli des deux côtés.*

Faisons un pas de plus. Quand je parle d'exclusion, c'est bien au niveau même du passage des traces psychiques inconscientes dans le conscient que se produit cette exclusion.

De ces premières traces inconscientes participent des comptines, des bribes de mots de la langue de leurs grands mères, de leurs mères et parfois aussi de leurs pères, le plus souvent silencieux, que souvent eux-mêmes ne parlent pas. C'est comme des traces laissées en rade qui n'ont pas de possibilité de liaison dans les représentations fournies par la langue d'accueil. Je parle ici des jeunes dont les parents sont issus du Maghreb, notamment d'Algérie, mais aussi des jeunes sub-sahariens, d'une manière générale. Ceux dont les grands parents ont connu la colonisation française. Colonisation, émigrations ; souvent pauvreté, précarité.

Ces traces laissées en rade concernent les effets de l'histoire coloniale, conflictuelle, violente. Et surtout le silence fait très longtemps sur les violences coloniales et la violence des guerres de décolonisation.

Silence de génération en génération. Et encore maintenant. Un jeune humoriste de 14 ans, noir, dit : « *A l'école dans les livres d'histoire, la seule fois où était représenté quelqu'un qui avait ma couleur de peau, il était nu, courbé et recevait des coups* ». Bien sûr le trait est forcé, mais il y a du vrai. Silence dès le lendemain des indépendances au nom de la non-ingérence, non seulement au niveau de l'Etat, de l'Histoire et du politique, mais aussi du social et du juridique. Que de changements de statuts pour les enfants de familles algériennes ! Dédale juridique dans lequel eux-mêmes se perdaient, nés avant 63, après 63, sur le sol français ou sur le sol algérien. Titre de séjour ou nés français ? Avec en plus, pour tout simplifier, les lois Pasqua avec demande à 18 ans de confirmer sa nationalité française. Difficile pour les parents, restés algériens, ouvriers de longue date et maîtrisant très difficilement des procédures compliquées, de comprendre et encore plus de préparer et d'expliquer à de jeunes adolescents tous les méandres juridiques. Difficile aussi, quand on est un ouvrier algérien vivant en France, d'expliquer comment son pays d'origine a combattu le pays dans lequel ses enfants sont devenus citoyens. Pour que cela puisse avoir lieu, il faut que ceci soit relayé par ce qui constitue les représentations collectives, sociales politiques, culturelles, historiques, et que ce soit ni affecté de honte, ni affecté de gloire. Ce qui pendant plus de quarante ans ne fut pas le cas et qu'en lieu et place s'est développée la relégation à la périphérie, la discrimination sur l'apparence physique ou sur le nom.

Et ce en quoi ces jeunes ont intuitivement raison, c'est que plane encore dans notre société un imaginaire colonial qui prévaut sur la nécessité de dire, de rompre le silence, de cesser de faire comme si ce qui a eu lieu n'a pas eu lieu, de fonctionner dans le déni. Et l'on sait les ravages que peut occasionner en tous lieux, collectivement ou subjectivement ce mécanisme de déni dont Ferenczi a très bien parlé : pour le dire en termes simples, c'est comme si une partie de la conscience et de l'inconscient était rejeté, inaccessible à la parole, mais en même temps restait omniprésent, comme une part morte mais qui insiste pour parler. Si elle ne parle pas, elle passe à l'acte chez tout un chacun. Egalement chez les dominants et les tenants de l'ordre politique : « *je ne veux rien savoir de ce qui a occupé l'imaginaire colonial de la France* », _ d'aucuns parlerait d'inconscient colonial _ alors j'exclue, je rejette, j'emprisonne même s'il n'est plus question de dire « ce sont des bougnoules ».

Plus grave encore. Quand, en lieu et place de valeurs républicaines de l'acceptation de l'autre, de l'égalité, de la fraternité se conjuguent, avec les retombées politiques de cet imaginaire colonial, la proposition, au nom de la globalisation, d'une société de l'objet immédiatement consommable et jetable, de la valorisation et du règne de l'argent facile. Il s'agit alors d'une double exclusion pour ceux qui, pris au piège dans ce projet, voient miroiter des vitrines sans pouvoir y rentrer en toute dignité.